



Miroir des richesses de la recherche arthurienne

- *Juliette Gallice*

A propos de l'ouvrage :

Catalina Girbea, Mihaela Voicu, Ioan Panzaru,

Corina Anton et Andreea Popescu (dir.),

Miroirs arthuriens entre images et mirages : actes

du XXIV^e Congrès de la Société Internationale

Arthurienne, Turnhout, Brepols, 2020, 414 p.

9782503579917



Les congrès organisés par la Société Internationale Arthurienne sont l'occasion de faire un bilan régulier des avancées de la recherche sur les romans médiévaux arthuriens et leur réception au fil du temps. Le XXIV^e congrès, organisé à Budapest et réunissant des chercheurs de nationalités diverses, a donné lieu à une publication, *Miroirs arthuriens entre images et mirages*, qui compile les différentes interventions sous la forme d'un ouvrage collectif. Bien que les axes de recherche du congrès aient permis de les classer dans cinq parties différentes, les articles qui composent ce livre forment un ensemble hétérogène, témoignant chacun d'une problématique qui est propre à la sensibilité de leur auteur. Seuls des points communs thématiques permettent de relier les articles entre eux, sans que soit identifiable une problématique commune. Cette publication se présente donc non pas comme une démonstration critique en faveur d'une interprétation particulière de la matière arthurienne, mais plutôt comme l'occasion de dresser un état des lieux de l'ensemble de la recherche portant sur cette matière, tant ces contributions témoignent de la diversité des sujets et de la multiplicité des approches intellectuelles qu'elle recouvre, démontrant une fois de plus son inépuisable richesse.

Une première partie est consacrée à l'un des domaines en expansion de la recherche arthurienne : celui de l'iconographie, soit l'analyse du rapport qu'entretient le texte du



manuscrit avec les enluminures qui l'illustrent. Ces dernières années, cette approche a pris une dimension considérable, du fait de l'avancée des découvertes archéologiques en la matière, découvertes que recense Alison Stones¹ dans sa synthèse sur l'évolution de l'art arthurien ces vingt-sept dernières années. Cette contribution est l'occasion de montrer les richesses d'un tel art au travers des expositions auxquelles il donne lieu, ainsi que des multiples formes par lesquelles il s'exprime, que ce soit des ustensiles du quotidien (comme des coffrets, des couronnes ou de la vaisselle), des peintures murales ou, bien sûr, des manuscrits. En témoignant d'une telle diversité, Alison Stones remarque la prévalence du domaine iconographique, les avancées technologiques ayant permis la numérisation de nombreux manuscrits, ce qui la pousse à inviter à une approche artistique davantage comparative qui permettrait de mieux identifier la valeur collective revêtue par l'art arthurien au sein des sociétés médiévales.

A cette synthèse succède celle de Michelle Szkilnik², sur un sujet toutefois plus resserré : son article s'intéresse aux compilations des romans arthuriens en prose pour les comparer à celles des romans arthuriens en vers. Pour ces derniers, il est possible d'identifier une composition réfléchie qui les apparente à des anthologies au contraire des premiers qui apparaissent comme des ensembles désordonnés, à l'image de la progressive formation d'une frontière entre le genre poétique et le genre romanesque.

Les deux contributions suivantes resserrent encore davantage l'étendue de l'étude des manuscrits médiévaux en se concentrant chacune à sur un manuscrit précis, formulant l'hypothèse implicite qu'un manuscrit constitue une œuvre médiévale à part entière. Catalina Girbea³, d'abord, propose d'interpréter les enluminures de l'*Estoire del Saint Graal* du manuscrit 14 E III de la British Library comme des preuves de l'influence des différents courants monastiques franciscain, dominicain et cistercien sur ce texte, ce qui en ferait un récit d'évangélisation progressive où chaque épisode appelle à se convertir au christianisme. Alexandra Ilina⁴, ensuite, propose une interprétation de l'iconographie du manuscrit BnF

¹ A. Stones, « Arthurian Art. The Past, the Present and the Future » dans C. Girbea, M. Voicu, I. Panzaru, C. Anton et A. Popescu (dir.), *Miroirs arthuriens entre images et mirages : actes du XXIVe Congrès de la Société Internationale Arthurienne*, Turnhout, Brepols, 2020, pp. 13-21.

² M. Szkilnik, « From Anthology to Compilation. The Evolution of the Arthurian Prose Manuscript », *Ibid.*, pp. 23-37.

³ C. Girbea, « L'iconographie de l'*Estoire del saint Graal* dans le manuscrit 14 E III de la British Library », *Ibid.*, pp. 39-47.

⁴ A. Ilina, « Du héros au poète. Remarques sur l'iconographie du manuscrit BnF fr. 97 », *Ibid.*, pp. 49-62.



fr. 97 qui contient une version du *Tristan en prose*. Selon la chercheuse, ses enluminures infléchissent la réception du héros perçu dès lors non seulement comme un modèle chevaleresque, mais aussi et surtout comme un modèle poétique.

Les deux derniers articles de cette section prennent quant à eux le parti inverse : en se penchant sur l'étude d'une œuvre et des différentes illustrations à laquelle elle donne lieu en fonction des manuscrits dans lesquels elle se trouve, ils présupposent qu'une œuvre médiévale se définit par l'ensemble de ses manuscrits. Ainsi, Laura Dumitrescu⁵ se penche sur les différentes enluminures du *Roman de Fauvel* et sur le rapport qu'elles entretiennent avec l'armoirie, dont le progressif abandon montre que l'autorité textuelle prend le pas sur l'autorité imagière quand il s'agit de définir l'identité héraldique des personnages, tandis qu'Alicia Servier⁶ s'intéresse à la figure double d'Elizabel, à la fois mère de Galaad et amante de Lancelot, dans les enluminures du roman de *Lancelot du Lac*. Pour cette dernière, les enlumineurs privilégient la représentation de son rôle de rivale face à Guenièvre afin de contrebalancer son autre image, celle d'une mère innocente davantage mise en valeur par le romancier.

La seconde section aborde elle aussi une question dont l'importance dans la recherche arthurienne est croissante, comme en témoigne un nombre plus important de contributions, celle de l'interférence des motifs arthuriens. Si, pendant longtemps, l'on a pensé les textes arthuriens en termes d'intertextualité, cette notion présentait pour inconvénient de cloisonner la démarche comparatiste en présupposant qu'un auteur médiéval apportait sa contribution à la matière arthurienne uniquement en reprenant le texte d'un prédécesseur. Or, du fait de la méconnaissance de nombreux textes médiévaux qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, il est parfois difficile de prouver ces phénomènes d'intertextualité. D'où le choix d'une notion plus large, celle d'interférence, qui permet d'élargir cette perspective comparative en envisageant non plus le phénomène de rencontre d'un auteur avec un autre au travers du seul prisme de l'intertexte, mais en prenant en compte d'autres prismes qu'illustrent les contributions de cette section. D'une manière « classique », certains articles reprennent le prisme de l'intertexte

⁵ L. Dumitrescu, « Quelques remarques sur les armoiries imaginaires. Le cas de l'armoirie auto-référée dans *Le Roman de Fauvel* », *Ibid.*, pp. 63-71.

⁶ A. Servier, « Lectures et images. Elizabel dans les enluminures du roman de *Lancelot du Lac* (XIII^e-XV^e siècle) », *Ibid.*, pp. 73-84.



pour relier plusieurs œuvres arthuriennes entre elles. La contribution de Susanne Friede⁷ s'attache ainsi à identifier les intertextes bibliques et apocryphes du *Conte du Graal*, de sa *Première continuation* et du roman de l'*Estoire dou Graal* pour montrer la formation progressive d'une légende chrétienne autour du seul graal, ce qui sous-tend la thèse de l'appartenance de ces trois textes au genre de l'évangile, tandis que celle de Bonnie Millar⁸ examine les intertextes romanesques de la ballade *King Arthur and King Cornwall* pour mettre en valeur la subversion des techniques narratives arthuriennes opérée par ce seul texte, ce qui justifie une approche parodique du texte.

Mais la rencontre des auteurs et des textes arthuriens peut aussi être abordée par le prisme de thèmes récurrents. Ainsi, deux articles mettent en avant la récurrence de motifs spécifiques permettant l'intégration d'une ou plusieurs œuvres au sein de la matière arthurienne. C'est le cas de l'intervention de Lukasz Neubaer⁹ qui démontre l'appartenance à l'univers arthurien du film *The Knight* de Lech Majewski en identifiant la présence de thèmes semblables à la légende du Roi Arthur, notamment la ressemblance de la quête centrale du film, celle d'une harpe en or, avec la quête du graal. Andreea Popescu¹⁰ opte pour cette même perspective en se penchant sur la récurrence des motifs magiques dans les œuvres arthuriennes, qui témoignent à ses yeux de leur appartenance à une matière fantastique où chaque texte répond au besoin de l'homme de déchiffrer le monde qui l'entoure par le recours à l'imagination.

Quatre autres contributions mettent également en valeur des interférences thématiques, mais en se concentrant sur la réapparition des personnages. Celles d'Anna Kukulka-Wojtasik¹¹ et de Karin Ueltschi¹² font appel à la grammaire et à la stylistique pour étudier la manière dont sont construits les personnages arthuriens : la première s'intéresse à la présence

⁷ S. Friede, « Un Evangile du Graal ? Réflexions intergénériques face à quelques romans du Graal (*Conte du Graal, Première Continuation, [Roman de] l'Estoire dou Graal*) », *Ibid.*, pp. 87-107.

⁸ B. Millar, « Magic, Fantasy and Adventure. Parodying Romance Motifs in *King Arthur and King Cornwall* », *Ibid.*, pp. 137-147.

⁹ L. Neubaer, « The Quest for the Golden-Stringed Harp. Arthurian Themes in Lech Majewski's *The Knight* », *Ibid.*, pp. 195-200.

¹⁰ A. Popescu, « Magic and Enchantment. Versions of the Fantastic in the Arthurian Legend », *Ibid.*, pp. 175-184.

¹¹ A. Kukulka-Wojtasik, « Quelques aspects de la grammaire narrative du récit médiéval. Les stéréotypes végétaux et animaliers dans la construction des personnages et de la trame de l'intrigue. D'après *Le Chevalier de la Charrette* et *Le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes », *Ibid.*, pp. 125-136.

¹² K. Ueltschi, « La quête d'un référent ou jeux de sons et de sens autour du nom propre. Le cas de « Hellequin » », *Ibid.*, pp. 185-194.



des signes animaliers et végétaux dans deux romans de Chrétien de Troyes, *Le Chevalier de la Charrette* et *Le Conte du Graal*, qui participent, selon elle, de la création d'un univers merveilleux où l'identité du chevalier-héros doit être mystérieuse et inconnue, tandis que la seconde se penche sur les multiples référents auxquels renvoie l'emploi récurrent du nom propre *Hellequin*, démontrant qu'un tel flou référentiel permet aux auteurs médiévaux de jouer avec l'identité de leur personnage qui ne cesse de se renouveler d'un texte à l'autre. L'article d'Alain Corbellari¹³ se propose de parcourir l'évolution du motif du chevalier au lion, relevant dans les textes arthuriens le paradoxe d'une place mineure accordée à Yvain, le tout premier chevalier au lion, alors même que la figure du lion est prépondérante pour prouver le courage des différents chevaliers arthuriens, et ce jusqu'à la parodie du motif par *Don Quichotte*. A sa suite, Christophe Imperiali¹⁴ étudie un autre chevalier hérité des romans de Chrétien de Troyes, Perceval, pour montrer la correspondance du personnage avec la figure de l'herméneute dans l'ensemble des textes médiévaux où il apparaît. Une telle identification permet à Perceval de s'ériger en mythe car, si le chevalier nous invite à interpréter les choses comme des signes, c'est qu'il nous pousse à chercher dans le monde qui nous entoure des réponses aux questions existentielles que nous pouvons nous poser, autrement dit à retrouver la posture mythique où l'être humain cherche à expliquer le réel par le recours au récit.

C'est d'ailleurs en dernière instance par le prisme du mythe que d'autres chercheurs abordent la rencontre et les interférences d'un ou plusieurs motifs arthuriens cette fois-ci non pas avec d'autres textes, mais avec les réalités de l'époque médiévale. Monica Oanca¹⁵ rapproche la construction d'un château à Tintagel par le premier comte de Cornouailles, Richard, avec les textes arthuriens mettant en scène le Château de Tintagel d'où est originaire le Roi Arthur afin de montrer que le mythe arthurien était assez influent pour justifier la construction d'un tel château. Yannick Mosset¹⁶ relie la dialectique telle qu'elle était pensée et enseignée au Moyen Age au roman *Tristan* de Thomas pour mettre en valeur l'échec des amants à mettre en œuvre cette dialectique et ainsi justifier une visée anti-courtoise du mythe tristanien qui blâmerait ses héros de succomber au sentiment là où ils devraient maîtriser les

¹³ A. Corbellari, « Chevaliers « au Lion », « aux lions » et sans lion. Parcours d'un motif du XII^e au XVII^e siècle », *Ibid.*, pp. 109-116.

¹⁴ C. Imperiali, « La « relation critique » sous le signe percevalien », *Ibid.*, pp. 117-124.

¹⁵ M. Oanca, « Myth-Generated Geography. Tintagel Castle », *Ibid.*, pp. 149-158.

¹⁶ Y. Mosset, « Le *Tristan* de Thomas et la dialectique. Le langage et l'erreur », *Ibid.*, pp. 159-168.



rouages du raisonnement. Geneviève Pigeon¹⁷ met en parallèle la construction de la légitimité sociale du mythe arthurien avec la récurrence de l'anonymat des sources – les auteurs prenant soin de s'appuyer sur des textes sans jamais citer de titre ou d'auteur – dans le but de prouver que ces dispositions leur permettent de ne renvoyer à aucune appartenance ethnique précise, ce qui confère une plasticité interprétative à ces textes que peut désormais reprendre à son compte n'importe quelle nouvelle entité politique désireuse d'asseoir son autorité.

Une troisième partie interroge l'expansion de la matière arthurienne à travers l'ensemble du continent européen. Chaque intervention, centrée sur une zone géographique particulière, montre l'étendue de cette littérature qui touche de multiples sociétés et prouve ainsi sa capacité à se renouveler et à s'inscrire dans la durée. L'article de Jane H. M. Taylor¹⁸ analyse cette expansion *via* une édition abrégée du *Lancelot* en prose réalisée par Benoît Rigaud en 1591 à Lyon. Plutôt que de former une nouvelle création, l'éditeur fait le choix d'adapter l'œuvre au public du XVI^e siècle en supprimant les nombreuses digressions du texte original pour n'en conserver que les épisodes essentiels et encourager ses contemporains à découvrir l'univers arthurien, bien que celui-ci soit plutôt déprécié à cette époque au profit d'une littérature plus « rationnelle ».

C'est sur cette même question de la réception d'une œuvre que s'interrogent deux autres contributions, en quittant toutefois le territoire français pour s'expatrier dans ses pays voisins. Danielle Buschinger¹⁹ se penche sur la réception du mythe de l'amour passionné de Tristan et Iseult en Allemagne, présentant l'ensemble des œuvres allemandes qui reprennent cette légende pour montrer que les continuateurs s'attachent presque tous à déconstruire l'amour adultérin afin de rétablir une morale du mariage, tandis que Harvey L. Sharrer²⁰ s'intéresse à la réception espagnole du *Perceforest* en examinant surtout les différentes traductions, son objet étant de mettre en lumière les choix que font les traducteurs dans le but d'adapter la légende à l'audience hispanophone.

Les trois dernières contributions élargissent la sphère géographique dans laquelle la littérature arthurienne s'étend en examinant les points communs identifiables entre ces espaces littéraires lointains et la matière arthurienne pour envisager leur influence

¹⁷ G. Pigeon, « L'anonymat des sources, une clé essentielle à la compréhension du mythe arthurien », *Ibid.*, pp. 169-173.

¹⁸ J. Taylor, « Rigaud's *Lancelot* of 1591. The Rhetorics of Synopsis », *Ibid.*, pp. 245-254.

¹⁹ D. Buschinger, « Tristan dans l'Allemagne du Moyen Âge », *Ibid.*, pp. 219-244.

²⁰ H. Sharrer, « The Spanish *Perceforest*. Translation and Transcreation », *Ibid.*, pp. 273-284.



récioproque. L'article de Virgile Reiter²¹ étudie une œuvre suédoise du début du XIV^e siècle, le *Flores och Blanzeflor*. Il montre l'évolution de la représentation de l'amour au travers des mésaventures du couple de Floire et Blanche fleur : si dans les premières versions de l'histoire, les amants étaient motivés par l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre, les personnages, dans cette version, agissent désormais par amour pour Dieu. Les deux autres interventions se proposent d'associer deux espaces culturels pour en étudier les points de comparaison. Mihael Voicu²² s'intéresse aux interactions du folklore roumain et de la littérature arthurienne pour démontrer un potentiel héritage celtique commun quant à la représentation de l'Autre Monde comme transfiguration de la réalité hostile permettant à l'homme de croire au salut, tandis qu'Ana Margarida Chora²³ met en valeur les interférences entre l'univers oriental et les textes arthuriens : est mise en parallèle l'image de l'Autre Monde celtique avec celle d'un Autre Monde oriental qui vient la supplanter, preuve de la mutation chrétienne de la légende arthurienne où le voyage que le héros doit effectuer pour rapporter un objet salvateur n'est plus un voyage dans l'au-delà, mais un voyage dans l'Est, territoire des Croisades.

La quatrième section met en valeur un regard sociohistorique porté sur les œuvres arthuriennes. Il s'agit de se pencher sur les enjeux politiques de cette matière qui a fait l'objet de nombreuses récupérations par les différents pouvoirs médiévaux, ce qui n'est qu'une nouvelle illustration de sa fécondité et de son aptitude à fédérer en générant un socle culturel commun. Un premier article, celui de Paul Sire²⁴, apporte sa contribution au classique débat de l'historicité de la figure d'Arthur : en reprenant la théorie de Geoffrey Ashe selon laquelle Arthur correspondrait à la figure historique de Riothamus, appelé Roi des Bretons dans trois sources différentes, il démontre la validité de cette thèse en y apportant des preuves supplémentaires collectées parmi les nouvelles sources historiographiques disponibles.

Deux interventions font le postulat inverse en étudiant non pas Arthur comme une réalité historique donnant naissance à une légende, mais l'appréhendant comme une figure légendaire nourrissant la réalité historique. Ces articles examinent la manière dont la légende de ce roi permet la légitimation politique d'un seigneur, que ce soit par la revendication d'une

²¹ V. Reiter, « La représentation de l'amour et de la sexualité dans *Flores och Blanzeflor* », *Ibid.*, pp. 265-272.

²² M. Voicu, « « Autres Mondes arthuriens » dans l'espace culturel roumain », *Ibid.*, pp. 203-218.

²³ A. Chora, « Babylonians and Saracens. The Interference of an Oriental Pagan World in Arthurian Romances », *Ibid.*, pp. 255-264.

²⁴ P. Sire, « Documentary Evidence for the Historicity of King Arthur », *Ibid.*, pp. 321-328.



filiation, comme le montre Christine Ferlampin-Acher²⁵ en s'intéressant à la présence du prénom d'Arthur dans la dynastie des Ducs de Bretagne, ou par la comparaison des figures, comme l'illustre Yoshio Konuma²⁶ avec le motif de la chasse à la cour du Roi Arthur dans *Erec et Enide* qui permet d'asseoir et de promouvoir l'autorité du roi Henri II Plantagenêt. Une autre communication, celle de Françoise Hazel Marie Le Saux²⁷, permet quant à elle d'explorer la concurrence historique de deux figures légendaires au sein de l'*Historia Regum Britanniae*, celle du Roi Arthur et celle de Cadwalldr, toutes deux se disputant l'incarnation du sauveur breton.

La dernière contribution à cette section ne se penche plus sur la figuration d'un idéal comme Arthur modélisant la parfaite royauté, mais au contraire sur la figuration d'un anti-idéal : Antonella Sciancalepore²⁸ propose ainsi de voir dans Brun sans pitié la figuration de la félonie, les auteurs se servant du personnage comme d'un anti-modèle, invitant leurs lecteurs à ne pas reproduire une telle conduite anti-chevaleresque.

Une cinquième et dernière partie termine l'ouvrage sur une question complexe, celle des identités arthuriennes. Les chercheurs se penchent alors sur l'identification de marqueurs identitaires permettant de définir un *personnage-motif* comme un *être-objet* unique et de le reconnaître alors comme appartenant ou non à la matière arthurienne. Comme pour monter la difficulté d'une telle question, cette section s'ouvre sur un article démontrant l'absence d'une identité fixe pour caractériser le motif du graal : Anne Berthelot²⁹ propose ainsi un tour d'horizon des principales œuvres médiévales mettant en jeu le graal pour constater sa faible présence quantitative et qualitative du fait de son caractère insaisissable qui le construit comme une impasse esthétique-narrative, obligeant les auteurs à en réduire le sens en en faisant un simple calice ayant contenu le sang du Christ ou à le bannir purement et simplement de leurs récits.

Les deux communications suivantes se penchent chacune sur la réécriture de l'identité d'un personnage arthurien dans des romans précis et postérieurs à la première apparition de ce

²⁵ C. Ferlampin-Acher, « « Je vueil qu'il ait nom Artus le Petit, en remembrance de moy, qui suis Artus le Grant » : appeler son fils Arthur, Arthur le Petit et le Petit Artus », *Ibid.*, pp. 287-298.

²⁶ Y. Konuma, « Enide et Diane. Le mythe cynégétique et la *translatio imperii* dans *Erec et Enide* », *Ibid.*, pp. 329-339.

²⁷ F. Le Saux, « Les tombeaux royaux de l'*Historia Regum Britanniae* », *Ibid.*, pp. 299-310.

²⁸ A. Sciancalepore, « Brehus or Brun. A Bear-like Warrior in the Arthurian World », *Ibid.*, pp. 311-320.

²⁹ A. Berthelot, « En quête du Graal absent », *Ibid.*, pp. 343-362.



même personnage. Adeline Latimier³⁰, d'abord, s'intéresse au parcours de Lancelot dans *Les Merveilles de Rigomer* pour constater que ce roman en prose du XIII^e siècle réhabilite le chevalier en lui permettant, à travers un parcours initiatique éloigné de l'univers arthurien, de reconquérir l'identité qu'il avait perdu dans *Le Chevalier de la Charrette* où il finissait enfermé dans une tour. Corina Anton³¹, ensuite, étudie la transformation de la figure Guenièvre en un dédoublement *via* les personnages de Ginevra et de Dalinda dans le *Roland furieux* de l'Arioste, poème épique du XVI^e siècle ; elle montre la manière dont la parodie renouvelle ses marqueurs identitaires qui ne participent plus à la construction de la matière arthurienne, mais favorisent au contraire sa subversion.

L'article suivant, celui de Luminitia Diaconu³², aborde la manière dont le nom contribuerait à la construction identitaire de l'ensemble des personnages principaux d'une œuvre, les *Lais* de Marie de France. A l'exception du « Lai du Chèvrefeuille » où les toponymes de Tristan et Iseult permettent de les rattacher à la matière arthurienne, les autres lais construisent l'identité de leurs personnages en recourant à des clichés théologiques ou courtois qui favorisent la formation de *topoi*, comme ceux de la bonne épouse, du bon héritier ou encore de la belle dame sans merci.

Les deux dernières contributions retournent la perspective : il ne s'agit plus d'envisager la réception d'une identité arthurienne dans les textes postérieurs à sa première apparition, mais d'examiner la construction même de l'identité arthurienne au moment où elle apparaît pour la première fois. Dans cette perspective, Sandrine Legrand³³ se propose d'étudier la récupération d'une identité troyenne, celle d'Hector fils de Priam, comme permettant la formation d'une identité arthurienne, celle d'Hector des Mares, qui se définit alors par points communs et écarts avec son modèle, remettant en cause la dimension essentiellement épique de la matière antique pour rappeler que la dimension spirituelle de la matière arthurienne la dépasse. Shigemi Sasaki³⁴ revient quant à lui sur la construction identitaire des amants Tristan et Iseult, s'intéressant surtout à l'ensemble des marqueurs qui préparent la mort des amants et les vouent ainsi à figurer, par leur fin tragique, l'amour absolu.

³⁰ A. Latimier, « Lancelot vers Rigomer. Du renom à l'oubli de soi », *Ibid.*, pp. 363-371.

³¹ C. Anton, « Waiting for Ginevra. An Arthurian Character in Ariosto's *Orlando furioso* », *Ibid.*, pp. 373-379.

³² L. Diaconu, « Identité et anonymat dans les *Lais* de Marie de France », *Ibid.*, pp. 381-392.

³³ S. Legrand, « Hector des Mares. Hector de Troie dans le monde Arthurien ? », *Ibid.*, pp. 393-401.

³⁴ S. Sasaki, « Testament du héros et mort des amants », *Ibid.*, pp. 403-414.



C'est donc un ensemble particulièrement hétérogène qu'offre *Miroirs arthuriens entre images et mirages*, sans qu'il soit possible de déceler une ligne interprétative commune aux chercheurs pour aborder la matière arthurienne. Plutôt que de défendre une approche univoque, cet ouvrage est au contraire l'occasion de réunir la multiplicité des approches qui nourrissent la littérature arthurienne et témoignent de son inépuisable richesse. Au lieu de récuser cette absence de parti pris, le présent compte-rendu a tenu à conserver cette esthétique du *salad bowl* – et non du *melting-pot* – en traitant avec égalité chaque contribution de cet ouvrage pour conserver sa diversité. Ainsi, ces articles qui répondent à de multiples directions de recherche rendent compte de la vivacité de la fascination que n'a cessé d'exercer le mythe arthurien de l'époque médiévale à nos jours : ils mettent en miroirs des sensibilités interprétatives dont le seul point commun est d'étudier une image produite par cette littérature afin de perdurer comme mythe et de continuer à construire sa légende. Ces images vont de la représentation matérielle à la représentation mentale, correspondant aussi bien aux images concrètes produites par l'enlumineur des textes arthuriens, aux images littéraires produites par leurs interférences, aux images historiques produites par leurs réceptions, aux images sociales produites par leurs dimensions politiques, et enfin aux images identitaires produites par leurs personnages.